Document généré le 24 avr. 2024 02:49

Laval théologique et philosophique

Eric Frattini, *La Sainte Alliance. La véritable histoire des services secrets du Vatican.* Traduit de l'espagnol par Alex et Nelly Lhermillier. Paris, Éditions Flammarion, 2006, 468 p.

Philippe Roy

Volume 65, numéro 2, juin 2009

La philosophie de la religion de Paul Tillich

URI : https://id.erudit.org/iderudit/038413ar
DOI : https://doi.org/10.7202/038413ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Roy, P. (2009). Compte rendu de [Eric Frattini, *La Sainte Alliance. La véritable histoire des services secrets du Vatican.* Traduit de l'espagnol par Alex et Nelly Lhermillier. Paris, Éditions Flammarion, 2006, 468 p.] *Laval théologique et philosophique*, *65*(2), 384–386. https://doi.org/10.7202/038413ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Mais de tous les essais réunis ici, le second, intitulé « Le Culte de Nietzsche » paraît être le plus intéressant, car il propose des prolongements sociologiques à la pensée exaltée de Nietzsche : ce que le philosophe voulait expliquer d'une manière monolithique et presque mystique est ici repris par Tönnies en des termes sociologiques. Par exemple, à propos du concept d'exploitation, Nietzsche y voit un signe de la volonté de puissance des uns, tandis que le sociologue Tönnies parle plutôt du symptôme d'une société primitive ou imparfaite (p. 109). Selon Ferdinand Tönnies (1855-1936), Nietzsche serait « un esprit puissant » (p. 24), mais le sociologue tient aussitôt à prendre ses distances face aux derniers écrits du philosophe (qui venaient alors de paraître), comprenant entre autres *Ainsi parlait Zarathoustra*, *Par-delà le bien et le mal*, puis tout ce qui touchait les concepts de « surhomme » (p. 24) et de décadence (p. 86).

Dans la seconde moitié du recueil se trouve un opuscule intitulé « Anti-Nietzsche », suivi d'une critique du livre *Antéchrist*, par Julius Duboc (1829-1903). Celui-ci emprunte ses contre-arguments à la philosophie et à la théologie chrétienne. Ici, la pensée nietzschéenne signifierait « le réveil à la vie, mais le réveil d'un individu tombé dans une surexcitation et une surtension maladive, et ce fut là justement la volonté » (p. 153).

À plus d'un siècle de distance par rapport aux trois textes choisis, les annotations et la postface de Pascale Hummel sont pertinentes et bien documentées ; celles-ci situent les trois textes juxtaposés en faisant surtout appel à la philosophie et à l'histoire. Plusieurs interrogations émergeant à la lecture des essais de Duboc et Tönnies trouvent une réponse dans ces pages finales. On y confirme l'impression ressentie en filigrane dans « Le Culte de Nietzsche » — à savoir que Ferdinand Tönnies fut d'abord un disciple de Nietzsche, puis un détracteur farouche de celui-ci. Il aurait même rendu visite à Nietzsche sans oser lui parler ; il aurait écrit des lettres à Nietzsche sans jamais les lui envoyer. Toutefois, Tönnies aurait rencontré la mère de Nietzsche, puis ses amis Paul Rée et Lou Andreas-Salomé (p. 195). En outre, Pascale Hummel situe la position de quelques sociologues allemands (Max Weber, Georg Simmel) à propos de Nietzsche. Loin d'opposer la sociologie — naissante — à la philosophie allemande, ce livre veut réaffirmer la position unique et inclassable de Nietzsche dans l'histoire des idées.

Yves LABERGE
Québec

Eric FRATTINI, **La Sainte Alliance. La véritable histoire des services secrets du Vatican.** Traduit de l'espagnol par Alex et Nelly Lhermillier. Paris, Éditions Flammarion, 2006, 468 p.

Eric Frattini est né à Lima en 1963. Journaliste, il est ancien correspondant de Canal + et de Cinco Dias au Moyen-Orient. Il a couvert tous les conflits de la région (Liban, Iran-Irak, Golfe) ainsi que les guerres du Kurdistan et de Tchétchénie. Il est l'auteur de plusieurs livres sur l'histoire des services secrets.

Dans ce livre, il présente la Sainte Alliance, qui serait le service d'espionnage du Vatican, fondée par Pie V en 1566. L'auteur s'attarde également sur un service plus connu, le *Sodalitium Pianum*, unité de contre-espionnage fondée en 1910 sur l'ordre de Pie X pour lutter contre le modernisme. Ce service est connu et a été bien étudié par Émile Poulat. *La Sainte Alliance* offre un parcours de cinq siècles d'histoire à travers les opérations cachées de la Sainte Alliance. Eric Frattini cherche à montrer que celle-ci, ainsi que le *Sodalitium Pianum* ont tué, volé, conspiré et trahi sur ordre des papes.

La Sainte Alliance aurait été fondée pour lutter contre le protestantisme représenté par Elisabeth Ire d'Angleterre. Le nouveau service est appelé Sainte Alliance par le pape, en l'honneur de l'alliance entre le Vatican et la reine d'Écosse. La principale mission des espions du pape est alors de prêter main-forte à la reine Marie Stuart pour essayer de restaurer le catholicisme en Écosse et de lutter contre le protestantisme. Ainsi, les premiers chapitres tournent autour de cette question : la lutte des papes contre Elisabeth Ire d'Angleterre, et les tentatives avortées pour la remplacer par Marie Stuart.

Ensuite, l'auteur s'attarde surtout sur la Saint-Barthélemy, l'aventure de l'Invincible Armada, l'assassinat de Guillaume d'Orange et d'Henri IV, la guerre de Succession d'Espagne, la crise des cardinaux Richelieu et Mazarin avec la France, l'attentat contre le roi Joseph Ier du Portugal, la Révolution française — pendant laquelle les agents de la Sainte Alliance auraient créé un réseau de renseignement et d'évasion à l'étranger pour les prêtres, les religieux et les religieuses —, l'ascension et la chute de Napoléon — que la Sainte Alliance aurait voulu séquestrer et assassiner —, la guerre de Sécession américaine, les relations secrètes avec le kaiser Guillaume II pendant la Première Guerre mondiale ou avec Hitler pendant la Seconde, le Russicom, la question polonaise et Solidarnosc — que le Vatican aurait financé secrètement, par l'intermédiaire de la Sainte Alliance — les finances obscures de la Banque du Vatican, avec Marcinkus, Sindona et Calvi, l'infiltration de la Curie par la Franc-maçonnerie, par la mafia, le trafic d'armes, etc.

De même, différentes sociétés secrètes auraient dépendu de la Sainte Alliance, comme le cercle Ortogonus ou l'Ordre noir, présenté comme un cercle d'assassins au service du pape. L'auteur s'attarde assez longuement sur le *Sodalitium Pianum*, plus connu en France et au Canada sous le nom de Sapinière. La Sapinière est fondée par Umberto Benigni en 1909 sur l'ordre de Merry del Val. La fonction première de ce service est de détecter les modernistes à l'intérieur du Vatican et des institutions de l'Église. Benigni fonde même un journal, *Corrispondenza Romana* qui attaque le modernisme et défend les prérogatives du pape. Vu les résultats positifs pour le Vatican, Merry del Val autorise Benigni à organiser une unité de contre-espionnage qui a pour mission d'opérer à l'intérieur même de l'Église. Selon l'auteur, les libéraux belges et allemands vont finalement infiltrer le *Sodalitium Pianum* pour le faire tomber. Les fruits ne se font pas attendre, et Benigni tombe assez rapidement en disgrâce : Merry del Val lui impose d'arrêter la publication de son journal. Après l'élection de Benoît XV (Giacomo della Chiesa), un des anciens réprouvés du *Sodalitium Pianum*, il quitte le Vatican. Le *Sodalitium Pianum* est officiellement dissous en 1921, mais les historiens en trouvent des traces jusqu'en 1946… Frattini en trouve (sans citer de sources), jusqu'à aujourd'hui.

Frattini termine son ouvrage en affirmant que la Sainte Alliance est connue dans le monde de l'espionnage sous le nom de « l'Organisation »… et que le Vatican nie encore aujourd'hui avoir et avoir eu un service d'espionnage !

L'ouvrage est construit autour des différents papes, et la succession des uns et des autres détermine les chapitres, ce qui peut paraître logique, car d'un pape à l'autre la Sainte Alliance est plus ou moins active, selon le tempérament du pape ou son expérience personnelle. Cependant, ce choix méthodologique a ses inconvénients et l'auteur en apporte ici une preuve supplémentaire. En effet, jamais l'auteur ne présente une synthèse de ce qu'il affirme et il semble n'avoir aucune hauteur de vue par rapport à son sujet. Il présente une succession de faits, mais pas de vision d'ensemble. Par exemple, il n'y a rien sur l'organisation interne de la Sainte Alliance, la formation des membres ou autres renseignements du même type. À chaque fois qu'un nouveau pape est élu, le lecteur a droit à un résumé des antécédents du personnage, l'histoire du conclave qui l'a élu et sa vision de l'espionnage.

En somme, je suis même plutôt sceptique quant à l'existence de la Sainte Alliance en tant que réseau organisé d'espionnage. On voit partout des individus espionnant ou enquêtant pour le compte du pape, mais l'auteur n'apporte aucune preuve d'un réseau organisé avec une formation, une véritable hiérarchie, etc. De plus, et ceci est un manque important, l'auteur ne cite jamais de sources de première main. Les seules citations qu'il donne sont des sources secondaires, donc des ouvrages… qui ne semblent pas eux-mêmes nommer explicitement la Sainte Alliance. Que le Vatican ait un service de renseignement, c'est certain ; sans doute est-il efficace, car l'Église a tous les moyens pour le faire et sur un principe simple : des prêtres sont répartis dans les paroisses ; ils donnent des renseignements aux évêques qui transmettent à leur supérieur, et l'information arrive ainsi rapidement jusqu'au pape. Finalement, en tournant la dernière page de l'ouvrage, on a donc l'impression que l'auteur imagine la Sainte Alliance partout… sans jamais apporter aucune preuve digne de ce nom.

Pour conclure, l'ouvrage n'a rien de scientifique. Il nous apprend quelques faits intéressants, et d'autres plutôt cocasses, mais il semble avoir été écrit très rapidement, entre un livre sur la CIA, le Mossad, l'ONU et Ben Laden.

Philippe ROY
Université Laval, Québec

Jean GRONDIN, **La philosophie de la religion.** Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Que sais-je ? », 3 839), 2009, 128 p.

La religion est souvent présentée en opposition à la démarche philosophique. Jean Grondin tente de démontrer dans cet ouvrage qu'elles ont toujours maintenu un dialogue mutuellement fécond. La réflexion de l'une (la philosophie) n'a jamais été possible sans l'autre (la religion) qui, historiquement, l'a précédée. Il y a donc une dette de la philosophie envers la religion, comme il y a une dette de la religion envers la philosophie.

Selon l'A., il y a trois types de réponses possibles à la question difficile, mais criante, du sens de l'existence : les réponses religieuses qui lient l'existence humaine à quelque puissance supérieure ; les réponses séculières plus récentes qui, sans contester l'existence d'une transcendance, misent davantage sur le bonheur humain ; les réponses multiples de ceux qui affirment que la vie n'a pas de sens et qu'elle est absurde.

Si la vie n'a pas de sens, c'est que l'on conteste qu'elle ait un sens religieux ou transcendant, réellement crédible et vérifiable. Cette affirmation ne répond cependant pas à la question fondamentale : pourquoi vit-on si on n'a aucune raison de vivre ? La philosophie de la religion vise à répondre à l'énigme de l'existence, et forcément, à dire si l'homme peut trouver un sens à l'existence, si les réponses religieuses ont plus de sagesse que la philosophie elle-même.

La philosophie de la religion porte donc avant tout sur l'essence de la religion afin de comprendre ce qu'elle est, quels sont ses éléments et ses raisons. L'approche de la fonction ou du pourquoi de la religion est plurielle : la religion sert à expliquer les phénomènes naturels ; elle sert à expliquer l'obligation morale ; elle est une réponse à l'angoisse devant la mort. L'approche essentialiste de la religion ramène celle-ci à deux dimensions : le culte et la croyance. Il y a autant de religions que de croyances. Les cultes sont multiples et variables.

Le culte croyant qu'est la religion comporte une dimension symbolique. Le symbole exprime une fusion entre ce qui est donné et ce qu'il signifie. Le monde de la religion est d'emblée un monde qui *veut dire quelque chose.* Qui a du sens et qui donne du sens. De plus, l'universalité de la reli-